



Pour découvrir  
le monde et ses cultures

Gênes

Jacques Heers

Professeur honoraire de l' université Paris IV-Sorbonne

Gênes ne doit rien à Rome. Elle s'est faite d'elle-même. Ni le paysage urbain, ni l'appareil d'État, ni la société ne portent la marque d'un héritage antique. Ville « jetée à la mer », accrochée aux montagnes à peine pénétrées et mal pacifiées au temps des Romains, elle s'est lancée seule, sous la conduite de guerriers, chefs de clans aventureux et quelque peu pirates, à la conquête des îles, des routes et des marchés pour devenir l'une des plus riches et des plus puissantes républiques marchandes qui firent la grandeur de l'Italie médiévale et moderne... Cette époque nous est aujourd'hui présentée par Jacques Heers auteur de nombreux ouvrages sur cette période, et notamment de *Gênes au XVe siècle. Civilisation méditerranéenne, grand capitalisme* (Flammarion, 1991).

Perché sur une colline dominant une crique où pouvaient mouiller en sécurité les navires antiques, un petit village ligure prospéra au contact des Grecs et des Étrusques avant de devenir, à l'époque romaine, le florissant municiple de Genua. Cependant cette ville, qui fut le plus important des marchés de Ligurie, un grand carrefour de voies romaines et un actif port militaire, ne survécut pas aux invasions des Ostrogoths et des Lombards. Plus rien ne subsistait de sa grandeur passée, et le site n'était plus que celui d'un minuscule village de pêcheurs... La croissance démographique et économique de l'Europe au IXe siècle lui permit cependant de recouvrer quelque importance. Une petite ville se développa autour du port, remarquablement situé.

### **Les Génois, hommes de guerre et grands marchands**

Aux raids sarrasins, partis des ports d'Afrique, qui, à deux ou trois reprises au Xe siècle, dévastèrent la cité, emmenant femmes et enfants esclaves, elle répondit par l'armement de galères de combat, auxiliaires précieux, indispensables. Elle se fit la championne de la reconquête chrétienne contre l'islam avec les Catalans aux Baléares, puis à Valence. En Orient, dès la première croisade, elle fut partie prenante aux sièges d'Antioche en 1097 et de Jérusalem en 1099, où ses navires apportèrent vivres et armes, où ses maîtres charpentiers firent merveille à dresser les tours de bois et les machines de jet. Ces guerres « sarrasines » firent sa fortune : expérience des longs voyages, pratique des hommes et des pays lointains, connivences et complicités, découvertes de nouveaux marchés. Les premiers objets du négoce n'étaient autres, souvent, que les prises de mer, le butin et les dépouilles.

Dès les années 1200, déjà maîtresse des routes d'Occident vers l'Ibérie et vers l'Afrique dans la lignée des conquérants latins, Gênes fit ensuite, seule, flotter ses pavillons en Orient, d'abord sur de simples comptoirs peuplés d'obscurs commis, puis sur de véritables colonies où elle installait à demeure des marchands et des financiers des plus grandes familles de l'aristocratie et faisait régulièrement venir des artisans et des compagnons de tous les métiers ; ainsi prospérèrent les comptoirs de Terre sainte, à Giblet (Byblos), Antioche et Saint-Jean d'Acre, puis du sud de l'Anatolie et de Chypre, et enfin de Constantinople où le faubourg entièrement génois de Pera devint une cité indépendante. Son influence s'étendit jusqu'aux rives de la mer Noire, aux bouches du Danube, en Crimée avec la ville de Caffa bâtie de toutes pièces, et même jusqu'aux vallées encore secrètes du Caucase.

Aucun trafic, aucun marché ne peut se maintenir sans heurts ni affrontements. Les grands marchands étaient aussi hommes de guerre, grands capitaines. En 1204, les Vénitiens avaient

chassé l'empereur byzantin de Constantinople : ce fut avec l'appui des Génois que le basileus retrouva son trône en 1261... En 1284, ils détruisirent la flotte de leurs rivaux pisans à la bataille de la Meloria ; et, pour commémorer leur victoire, ils accrochèrent sur la façade de leurs palais les chaînes qui barraient l'entrée du port de leur rivale, humiliée, comme hors de course, et retinrent prisonniers, pendant de longues années, des centaines de nobles pisans. Contre Venise également, la lutte fut âpre et dure, souvent indécise. En 1298, près de la baie de Curzola, dans l'Adriatique, aux portes mêmes de Venise, la Sérénissime perdit toutes ses galères et plusieurs milliers d'hommes. Parmi les captifs figurait Marco Polo, capitaine de l'un des vaisseaux, et c'est dans une geôle génoise qu'il écrivit son *Devisement du monde*.

Rivale de Venise la Sérénissime, Gênes la Superbe n'a rien de commun avec elle. La Commune, certes, est en place, structurée, avec un doge et un conseil, mais elle ne règne pas sur tout et, bien au contraire, se trouve souvent contrainte de s'effacer devant les grands lignages. Les doges, en principe nommés à vie, n'y font pas longue carrière, en butte aux complots et aux révoltes, menacés, chassés après quelques années, quelques mois parfois. Les galères de guerre sont confiées aux chefs des familles nobles qui font flotter aux mâts leurs armes aussi haut que celles de la ville. Au lendemain de la bataille de Curzola, Lamba Doria, amiral, héros du combat qui avait vu l'un de ses fils tué sous ses yeux, conduisit les fêtes de la victoire et les actions de grâces. Les trophées et le *pallio doro*, drap d'or, don des citoyens, furent déposés sur l'autel de San Matteo, église gentilice des Doria. Nichée au fond d'une crique sur la Riviera di Levante où l'on n'accédait que par des barques, l'abbaye de San Fruttuoso, basilique funéraire des Doria, fut longtemps pour tous les Génois un lieu de prière et de commémoration d'exploits insignes.

Lancés vers l'est jusqu'en mer Noire et vers l'ouest en direction de Londres et Bruges, les navires de commerce deviennent, au XVe siècle, de plus en plus lourds, véritables forteresses à trois ponts, trois mâts, deux châteaux puissamment défendus, et capables de porter, à petit prix, jusqu'à sept ou huit cents tonnes de marchandises. Ils ne sont pas, comme à Venise, construits dans un arsenal d'État mais sur la plage de San Pier d'Arena, à l'initiative de sociétés privées. Chacune fait venir bois, cordes et voiles, décide des formes et des tonnages, embauche et paye les charpentiers, les calfats et les forgerons, puis les équipages. Chacune recherche le fret sans en référer à aucun office d'État, signe les contrats d'affrètement, fixe les dates de départ, les itinéraires et des escales. Ces nefs énormes, portant hommes d'arme et bombardes, ne craignent rien et ne naviguent pas en convois. À leur bord, aucun commis d'une quelconque administration, pas même un agent des douanes : chaque patron reste libre de tous ses choix, et les vaisseaux demeurent de longs mois hors de tout contrôle. Certains vont directement de Flandre ou d'Angleterre en Orient sans prendre le temps d'un détour (et d'une inspection fiscale !) à Gênes.

### **Une cité aux mains de quelques grandes familles**

La Commune ne maîtrisait pas davantage la vie politique et, pendant des siècles, fut bien incapable d'imposer la paix entre les partis, de briser les clans nobles et de réglementer toutes les formes de la vie publique. De façon encore plus systématique que dans les autres villes d'Italie, les familles de l'aristocratie s'étaient, dans les années 1200, regroupées en de puissantes associations, appelées alberghi, qui, sous un seul nom, rassemblaient les maîtres, les petits parents, les protégés et les clients. On en comptait entre quarante et cinquante, dont certaines – les Doria, les Spinola, les Grimaldi ou les Lommellini –, fortes de plusieurs centaines de personnes, étaient propriétaires de grands fiefs et de bourgs fortifiés dans les montagnes ou sur les rivières, où elles pouvaient se retrancher, recruter des armées, en tout cas percevoir des droits de passage sur leurs routes. Dans la ville, chaque albergo avait fait dresser, aux flancs de ses palais, de hautes tours, vrais donjons de pierre, aveugles et fermés au niveau du sol, aux terrasses couronnées de créneaux. Par leur allure austère et menaçante, leur formidable appareil guerrier, par leur nombre surtout – plus d'une centaine en certains temps –, ces tours seigneuriales écrasaient le paysage urbain : image d'une cité debout, prête aux combats de rues, paysage étrange, comme irréel, à la limite de l'absurde, vraie « forêt de tours ». Aujourd'hui toutes, ou presque, ont disparu et Gênes n'offre, bien sûr, rien de comparable à San Gimignano en Toscane ou même à Bologne. Pourtant, dans la vieille ville –

le Castrum –, la tour des Embriaci, sévère, avec ses pierres noircies par le temps, étroite, à peine visible, serrée entre de hautes maisons, parle encore de ces guerres civiles dans une cité que l'on voudrait, à tort, voir marchande, bourgeoise même.

L'albergo arborait fièrement ses armes en toute occasion, célébrait le culte de ses ancêtres et vivait refermé sur lui-même dans un quartier fermé, défendu par les grands murs de ses maisons. Aucune fenêtre vers l'extérieur : elles s'ouvraient seulement sur une rue commune ou, plus souvent, sur une petite place que l'on n'atteignait que par de rares passages, parfois obscurs, gardés par des portes ou tendus de chaînes durant la nuit. Chaque clan avait son saint patron, son église, son puits, ses étuves et parfois son four, plus encore son entrepôt – fondaco – où l'on déchargeait et gardait les marchandises. Les plus riches s'étaient fait attribuer, sur le port, un môle particulier qui portait leur nom.

### **Une ville secrète, qui refuse l'ostentation**

Le tissu des rues, la distribution et la forme de l'habitat portent, de nos jours encore, le reflet de ces sociétés qui, pour préserver leur indépendance et interdire toute intrusion, s'opposèrent délibérément aux aménagements de la voirie. La seule réalisation communale, menée en commun et imposée de force, fut la construction d'un port, œuvre remarquable, réalisée beaucoup plus tôt et de manière bien plus spectaculaire que partout ailleurs en Occident. Les « maîtres et protecteurs du port et des môles » – Salvatores portus et moduli – devenus plus tard les « pères de la Commune » – patres Communis – ont, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, aménagé tout au long de la rive (ripa) des quais de pierre, lancé une longue jetée, fait élever le superbe phare (lanterna), orgueil de la ville, que certains voulaient comparer à celui d'Alexandrie. Un aqueduc amenait l'eau des montagnes à huit fontaines ; les fabricants de biscuits, que les nefs embarquaient par tonnes pour les lointains voyages, allaient se ravitailler à la grande halle aux grains, la rayba del grano, immense, imposante halle-marché dressée juste sur le front de mer. Ce port fut la seule gloire, la seule vitrine de la cité, là où les magistrats, les patres, investis d'une forte autorité, ont pu exproprier et exiger des propriétaires de maisons ou de palais encore en place qu'ils se conforment à un même modèle architectural : hauteurs égales, beaux et larges portiques tout au long de la voie. Le magnifique décor de Sotto le Ripa, bien malmené, dénaturé au cours des temps, alourdi d'additions et d'enseignes incongrues, retrouve maintenant, peu à peu, débarrassé de l'inutile, une certaine noblesse.

Aucune grande voie charretière ne traversait la ville de part en part. Le dessin des rues ne correspondait à aucun plan d'ensemble : signe non d'anarchie ou de désordre, mais de la vigueur des particularismes et du soin, voire de l'acharnement, mis à les garder intacts. Quelques rues pavées, peu nombreuses à vrai dire et quelque peu tortueuses, partaient des portes de l'enceinte et convergeaient vers le port. En totale surimpression sur le tissu social, elles n'avaient d'autre fonction que le transport, à dos de mulets, des balles de marchandises. Sur ces carrugi s'embranchaient d'innombrables vicoli, tout juste assez larges pour une bête de somme, qui tous menaient à une cour privée, à un fondaco, à une impasse donc et ne se raccordaient nullement entre eux. Ville secrète, fermée, que d'aucuns disaient, et disent encore, inextricable.

Alors que Venise, Florence, Sienne, Bologne et toutes les villes de l'Italie du Centre et du Nord avaient aménagé de belles et grandes places publiques, lieux de rencontres, centres des affaires et de la vie politique, Gênes n'a jamais réussi, ni même tenté, rien de tel. Sur le vieux môle, la « place de Mer » demeurait médiocre, sans lustre aucun, bordée d'auberges et de magasins ; négociants et financiers n'y tenaient pas de comptoirs, l'ignoraient, et les patrons de navires ne s'y montraient que pour engager leurs marins. Les affaires se traitaient en plein centre du front de mer, sur la petite Piazza Banchi : là aucun grand palais, ni halle majestueuse, ni bourse pour les changes, simplement une multitude de bancs de notaires et de courtiers, dressés chaque jour à la hâte, pressés les uns contre les autres, au pied de deux petites églises de familles nobles. Les autres places, minuscules, irrégulières, dispersées ici et là comme au hasard, restaient des espaces jalousement réservés.

Le palais communal, si discret qu'aucune commune de Toscane ou de Lombardie n'aurait pu le supporter, se distinguait à peine, comme perdu dans un labyrinthe de ruelles. Les voyageurs l'ignoraient. Lorsque le roi de France, Louis XII, vint visiter Gênes, il fut reçu par les Doria dans leurs grandes maisons de la Piazza San Matteo. Mais, sur le port, le palais des Douanes de mer, devenu dans les années 1400 le palais de Saint-Georges, sans cesse agrandi et embelli, attirait, lui, tous les regards. Il n'était pas propriété de l'État, mais de la Casa di San Giorgio qui y tenait ses conseils, ses comptes et ses bureaux. Cette institution financière, infiniment plus riche et plus puissante que la Commune, regroupait les créanciers de l'État, détenteurs de titres de la dette publique. Pour payer les intérêts de cette dette, énorme, qui grossissait chaque année, elle s'était fait attribuer les taxes sur les entrées et sorties du port, le monopole de la vente du sel et le gouvernement des comptoirs ou colonies d'outre-mer, la Corse en tout premier. Ses salles et sa cour s'ornaient non des statues ou effigies des doges et des capitaines, mais de ceux qui, par leurs dons et leurs peines, avaient contribué à diminuer le poids des gabelles. Gênes, ville à part ? Mais aucune des villes d'Italie ne ressemblait vraiment à une autre.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fut marqué par le déclin de la ville et de la puissance de ses grandes familles. Dépouillée de ses possessions – la dernière fut la Corse, cédée à la France en 1768 –, annexée par la France, puis confiée à la maison de Savoie, Gênes connut un regain de prospérité au XIX<sup>e</sup> siècle et disputa à Marseille la suprématie commerciale sur la Méditerranée. Elle reste aujourd'hui le premier port d'Italie et, par son dynamisme, renoue avec sa grandeur passée.

Jacques Heers

Novembre 2000

Copyright Clio 2009 - Tous droits réservés

## Bibliographie



Piémont-Ligurie roman  
Sandro Chierici et Duilio Citi  
*Zodiaque, Paris, 1991*



La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II,  
tome 1 : la part du milieu  
Fernand Braudel  
*LGF, Paris, 1990*



La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II,  
tome 2 : Destins collectifs et mouvements d'ensemble  
Fernand Braudel  
*LGF, 1993*



La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II,  
tome 3 : Les mouvements, la politique et les hommes  
Fernand Braudel  
*LGF, Paris, 1993*



Le clan familial au Moyen-Âge. Etude sur les structures politiques et  
sociales des milieux urbains  
Jacques Heers  
*Presses Universitaires de France, Paris, 1993*



Le marchand italien au Moyen Âge  
A. Saponi  
*Armand Colin, 1952*

Gênes au XVe siècle. Civilisation méditerranéenne, grand capitalisme  
Jacques Heers



*Flammarion, Paris, 1992*



Gênes et l'Outre-Mer, tome 1. Les actes de Caffa du notaire Lamberto di Sambuceto, 1289-1290

Michel Balard

*Éditions de l'EHESS, Paris, 1973*



Gênes et l'Outre-Mer, tome 2. Les actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzio, 1360

Michel Balard

*Éditions de l'EHESS, Paris, 1980*



La Romanie gênoise

M. Balard

*École française de Rome, 1978*



Les douanes de Gênes

John Day

*Éditions de l'EHESS, Paris, 1963*



Le dessin à Gênes du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : 84<sup>e</sup> exposition du Cabinet des dessins

Mary Newcome-Schleier, Catherine Monbeig-Goguel

*Réunion des musées nationaux, Paris, 1991*



Les villes d'Italie de la fin du Xe siècle au début du XIV<sup>e</sup> siècle.t.1:

Naples, Amalfi, Gaète, Salerne et Sorrente

Yves Renouard (nouvelle édition par Philippe Braunstein)

*SEDES, Nouvelle édition, 1969*